

PRÉSENTATION

Ce livre, publié directement sur Internet, est né dans une benne à ordures d'une mine. Informé de la destruction imminente des archives de plusieurs sociétés minières, je m'étais rendu à Malartic, dans le nord-ouest de la province de Québec, pour rencontrer, sur le site de la East Malartic Gold Mines, un des responsables régionaux du gouvernement du Québec, monsieur Réal Marcotte. Comme ce gouvernement venait d'hériter d'une société minière en faillite, la société McWatters, il devenait du même souffle responsable des archives des multiples sociétés minières, tant québécoises qu'ontariennes, qui avaient été à son origine. Déjà jetées pêle-mêle dans des bennes à ordures, ces archives m'attendaient avant d'être détruites.

Mal à l'aise de me donner accès aux archives d'anciennes sociétés minières québécoises, il m'invita, en revanche, à prendre tout ce que je voulais des sociétés minières nord-ontariennes. La seule contrainte était la capacité de stockage de la voiture que j'avais utilisée pour m'y rendre, celle de ma conjointe, une Écho!

Pourquoi a-t-il eu confiance en moi¹? Je lui avais raconté l'histoire de mon père, retraité de la Noranda, qui a passé toute sa vie professionnelle en Abitibi, une première moitié dans l'industrie forestière et l'autre dans les mines. Je lui avais dit combien cela me tenait à coeur de faire revivre l'histoire des mineurs qui n'était pas faite seulement de drames. En fait, mon père a toujours adoré son boulot, ne refusant jamais le temps supplémentaire, se sentant, comme bien des hommes de sa génération, davantage utile au travail qu'à la maison.

¹ Je tiens à remercier Réal Marcotte pour sa confiance. Grâce à lui, des milliers de mineurs pourront ainsi avoir une nouvelle vie.

Mon choix se porta principalement sur la Lake Shore Gold Mines de Kirkland Lake, ville minière située près de la frontière entre la province de Québec et celle de l'Ontario, tout en recueillant quelques registres d'une société minière de la même ville, la Wright-Hargreaves. Des bennes à ordures faites de contreplaqués jonchaient le sol à proximité du puits de la mine. Ayant seulement quelques heures avant leur destruction, je découvris rapidement la benne dans laquelle avaient été jetées leurs archives. Obligé de faire des choix, j'optai prioritairement pour les fiches d'embauche et de service de la Lake Shore, longuement présentées au premier chapitre, et quatre volumineux livres de paie de l'autre entreprise.

J'avais déjà adopté une position très claire sur le sort des mineurs du Nord dans un ouvrage antérieur². Ces derniers avaient profité d'un marché du travail qui leur était favorable, notamment parce que plusieurs individus de passage avaient refusé de travailler sous terre. Quittant leur emploi pour y revenir six mois plus tard, ils manifestaient ainsi une grande liberté face à leur employeur. Ils avaient aussi profité du fait que l'entreprise était en quelque sorte dirigée par plusieurs contremaîtres dont les avis et recommandations au sujet d'un réengagement divergeaient. En effet, le travailleur pouvait recevoir une recommandation défavorable fort explicite et être, pourtant, réembauché plus tard par un autre.

Certes, le travailleur connaissait des conditions de travail difficiles et dangereuses, et il frôlait parfois la mort lors de coups de toit imprévisibles (voir le chapitre quatre). Plusieurs y ont d'ailleurs laissé leur vie. Par contre, il gagnait suffisamment bien sa vie pour l'époque et pouvait se permettre de refuser du travail. Cherchant à connaître l'homme caché sous le mineur, j'ai découvert des êtres d'émotion agissant parfois sous le coup d'une pulsion. L'un peut décider, un matin, de prendre le train pour retourner voir sa famille, oubliant même, parfois, de réclamer sa

² Guy Gaudreau (dir.), *L'histoire des mineurs du Nord ontarien et québécois, 1886-1945*, Sainte-Foy, Septentrion, 2003, 301 p.

PHOTO 1 : La mine Lake Shore en 1934



Le premier puits creusé par la société minière est aisément identifiable grâce au chevalement lambrissé de bois qui s'élève à gauche sur la photo. Typique des villes minières, le chevalement abrite toujours un puits où hommes, équipements et minerais circulent continuellement. À droite, les bureaux administratifs de la société minière où les mineurs se présentaient pour être embauchés (Museum of Northern History).

dernière paie. L'autre peut décider de reprendre la route et d'aller travailler à une autre mine, sachant bien qu'il n'aura aucune peine à y être embauché.

J'avais, en quelque sorte, écarté la vision misérabiliste, celle que l'on retrouve souvent chez les historiens, tout comme dans les romans et les films. En faisant des travailleurs l'objet de leurs recherches, la plupart des auteurs cherchaient à changer le monde et à dénoncer les abus des grandes entreprises. L'activiste et maintenant député du NPD à Ottawa, Charlie Angus, peut être cité en exemple³. Tout comme l'organisateur syndical Mike Solski⁴ et l'incontournable Laurel Shefton MacDowell⁵ –fille d'un autre organisateur syndical– qui traite de la terrible grève de Kirkland Lake de 1941-1942. Chacun a ses partis pris! Et peut-être parce que mon père a toujours tiré de son travail satisfaction et épanouissement, j'ai peine à n'en retenir seulement que l'oppression et l'aliénation.

Selon moi, les salaires étaient élevés, le temps supplémentaire régulièrement offert, de telle sorte que le travailleur pouvait se mettre en chômage volontaire si, un bon matin, il décidait qu'il en avait assez. En voulant faire contrepoids au portrait miséreux du mineur, j'ai sans doute trop mis l'accent sur les avantages de leur métier en termes de salaires et de mobilité.

Cela étant dit, les fiches de la Lake Shore confessent tellement plus de dimensions du travail des mineurs que celles consultées auparavant à la Noranda, à la Sigma de Val-d'Or ou encore à la McIntyre de Timmins, qu'elles ont permis de rectifier ma vision trop optimiste de leur histoire sans, toutefois, reprendre le ton misérable auquel historiens et romanciers nous ont habitués. D'où le titre de cet ouvrage : *Les hauts et les bas des mineurs de Kirkland Lake*. Ainsi,

³ Charlie Angus et Louie Palu, *Mirrors of Stone : Fragments from the Porcupine Frontier*, Toronto, Between the Lines, 2001, 148 p.

⁴ Mike Solski et John Smaller, *Mine Mill : The History of the International Union of Mine Mill & Smelter Workers in Canada since 1895*, Ottawa, Steel Rail Publishing, 1984.

⁵ Laurel Shefton MacDowell, *'Remember Kirkland Lake' : The Gold Miners Strike of 1941-1942*, Toronto, Canadian Scholar's Press Inc., 2001 (1983), 292 p.

je n'avais pas songé à analyser le phénomène des vacances avant l'obtention de conventions collectives, fruit de la Deuxième Guerre mondiale. En effet, qu'elle ne fut pas ma surprise d'observer, au cours des années 1930, des journées de vacances, certes non payées, mais vacances tout de même, inscrites sur les fiches alors que tant de gens cherchaient du travail (voir le chapitre trois).

Que dire des accidents nettement identifiés! À partir de 1931, les fiches consignent la date de l'accident et les jours d'absence qu'elle a provoqués. La silicose, cette maladie industrielle meurtrière qui affecte les mineurs du fond respirant la poussière de roche, est aussi présente dans ces fiches puisqu'elle entraîne des mutations forcées des travailleurs qui devaient quitter les emplois mieux payés du fond, pour un emploi de jour. On y trouve parfois une petite fiche additionnelle, de deux pouces par quatre pouces, qui témoigne des examens annuels des poumons. Et comme j'avais aperçu, dans la benne, des milliers de dossiers d'accidents survenus à la Lake Shore, j'en avais pris un échantillon de quelques centaines que j'ai glissés sous les sièges de la voiture. Ces dossiers, qui m'ont permis de mieux comprendre les données consignées sur les fiches, contiennent notamment des formulaires de demande de versement de primes adressées à, ce qu'on appelle alors, la Workmen Compensation Board of Ontario, connue aujourd'hui sous le nom de la Commission de la sécurité professionnelle et de l'assurance contre les accidents de travail de l'Ontario. L'accident qui force le travailleur au repos peut être indemnisé selon certaines modalités (voir le chapitre quatre).

Deux mots encore au sujet de ce quatrième chapitre. Sa structure est fort différente de tout le reste de l'ouvrage. Le lecteur en sera peut-être surpris puisqu'il est rédigé sous la forme d'un témoignage d'un mineur fictif entrecoupé de commentaires et d'analyses historiques. Le témoignage s'appuie sur l'histoire d'un mineur dont le nom et certains détails de sa vie ont été

maquillés pour garantir son anonymat. Certains épisodes sont inspirés de l'histoire de quelques-uns de ses camarades de travail. On y trouvera une manière différente d'écrire l'histoire.

J'ai été étonné, en consultant ces fiches, des commentaires des contremaîtres qu'ils acheminent sur des bouts de papier au pointeau pour être transcrits sur la fiche. Parfois même, le bout de papier est encore dans la fiche. Comme ce commentaire laconique à propos d'un mineur : « Larsen [un contremaître] says the guy is no ball of fire. » Ailleurs, une note indique qu'un ex-employé a été arrêté à Sudbury pour un crime; pourtant, ce travailleur avait quitté l'entreprise depuis plus de trois ans. Cela m'a laissé perplexe! Pourquoi ce commentaire? Que savait l'entreprise de la vie de ses travailleurs? Dans une ville comme Kirkland Lake, l'anonymat devait être impossible à préserver. L'entreprise est bien informée et on le constatera lors de l'analyse de la grève de 1941-1942 au cinquième chapitre.

Ces fiches et ce matériel allaient nourrir ma réflexion en tant qu'historien, mais ils me serviraient également de matière brute lors de mon enseignement. Au cours de l'année universitaire 2005-2006, j'avais notamment comme charge de travail un cours d'histoire sociale d'une durée de deux trimestres pendant lesquels j'abordais, depuis des années, l'histoire du travail au Canada. Quoi de mieux que d'offrir aux étudiants la possibilité de faire eux-mêmes oeuvre d'historien en traitant un aspect des conditions de travail, à partir de cette source unique et inexplorée. Pour plusieurs étudiants natifs du Nord ontarien, je savais qu'élaborer leur projet de recherche sur les travailleurs d'une entreprise du Nord revêtait un intérêt supplémentaire.

S'ils préservaient la confidentialité des renseignements –comme nous l'avons fait tout au long de cet ouvrage en maquillant les noms–, libre à eux de définir leur approche et d'interpréter les fiches distribuées et photocopiées, puis de les détruire en fin de session. Leurs travaux ont beaucoup inspiré ce livre et je tiens à les en remercier. Plus particulièrement Christine Pagé qui, très rapidement, proposa l'étude de tous les mineurs morts d'un accident de travail à la Lake

Shore. Ces travailleurs sont faciles à identifier, car un livre leur a été consacré dans lequel une courte biographie de chacun des mineurs de Kirkland Lake est présentée. De plus, le ministère des Mines de l'Ontario est tenu de faire enquête et de publier un court texte à leur sujet. Christine fit une découverte fondamentale à savoir que les fiches des travailleurs décédés d'un accident avaient été retirées –peut-être pour les besoins de l'enquête du coroner– à moins qu'elles n'aient été déposées dans un autre dossier qui m'a échappé lors de ma pêche miraculeuse!

Si les décédés d'un accident étaient absents des fiches, on retrouve néanmoins celles de plusieurs travailleurs décédés, l'un d'une crise cardiaque, l'autre d'une pendaison survenue aux lendemains de sa retraite. Assurément, l'entreprise distinguait le décès suite à un accident dont elle pourrait être responsable et celui d'un mineur sur le site de la mine mais pas nécessairement –ou du moins pas directement– lié au travail. Plusieurs suicides ont ainsi eu des liens avec ce qui se passait à la mine, mais sans que l'entreprise en soit inquiétée. À ce sujet, d'ailleurs, il faut savoir que l'on désignait une corde dans la région de Timmins du nom plus que douteux de « cravate de Finlandais » (*Finlander's necktie*), parce que plusieurs d'entre eux s'étaient pendus dans un terrible moment de détresse.

Certains étudiants ont tellement aimé ma proposition de sujet de travail qu'ils ont décidé d'en faire un projet de recherche dont les résultats sont incorporés à ce livre (voir les chapitres deux et cinq). Ce n'est pas la première fois que j'accueille dans mes ouvrages des étudiants en tant qu'auteurs. Cette pratique demeure peu commune chez mes confrères universitaires qui préfèrent s'attribuer seuls les mérites d'une publication en se contentant généralement de les remercier en mentionnant leur nom au bas d'une page. Pourtant, ma démarche est parfaitement cohérente avec le double mandat du professeur universitaire, soit celui d'enseignant et celui, moins connu du public, de chercheur obligé de publier des textes pour faire la preuve de ses activités de recherche.

Paul de la Riva, un ancien étudiant et un ami de longue date, fut le premier à explorer les activités minières dans la perspective de la participation des Canadiens-Français⁶. Il démontra qu'ils avaient été présents et ce, dès le début des activités à Sudbury, en 1886. La mine était un milieu familier pour bon nombre de Canadiens-Français⁷ du Nord et pas un milieu de travail par défaut, comme le prétend le poète Richard Desjardins dans sa chanson *Les Fros*. La présence canadienne-française dans les mines marque ainsi son profond enracinement dans le Nord canadien et n'est pas uniquement tributaire des activités agricoles et forestières considérées d'un autre âge. Une autre étudiante à qui je dois beaucoup est Karey Reilly qui s'est intéressée à la communauté italienne d'un village minier près de Sudbury⁸. La conclusion principale de sa recherche, qui n'est pas sans lien avec le présent ouvrage, a été qu'une petite poignée d'Italiens seulement s'est installée dans la région en profitant des séjours temporaires de leurs compatriotes qui n'ont été que des « oiseaux de passage ».

Les deux étudiants-auteurs du présent ouvrage sont Sophie Blais, originaire de Hearst et Kevin Auger, natif de New Liskeard. Afin de les mettre à l'aise, j'avais pris la peine, au début du cours, de faire ma propre autocritique. Je leur avais confié que j'avais trop insisté sur les embauches et les départs, obnubilé sans doute par tous ces gens de passage qui témoignaient d'un incorrigible goût de liberté. Il fallait donc corriger le tir en réfléchissant sur la durée des séjours. Si des milliers de travailleurs n'avaient été que de passage, leur travail au sein de l'entreprise ne correspondait qu'à une petite fraction du total du travail exécuté. Les quelques 1 000 travailleurs de carrière, peu visibles, parce que perdus parmi ces milliers d'autres fiches, étaient, eux,

⁶ Paul de la Riva, *Mine de rien. Les Canadiens français et le travail minier à Sudbury, 1886-1930*, Sudbury, Prise de parole, 1998, 239 p.

⁷ On remarquera que je n'écris pas le mot « Canadien-Français » de la façon habituelle, car je préfère mieux marquer mon statut de membre d'un des deux peuples fondateurs, comme d'autres chercheurs de l'Ontario français.

⁸ Karey Reilly, « *Mobilité transatlantique et mobilité continentale : le cas des Italiens de Copper Cliff, 1886-1914* », M.A. (histoire), Université Laurentienne, 1996, 167 p. Une synthèse de son mémoire de maîtrise a été reprise sous le titre de « *Mobilité transatlantique et mobilité continentale avant la Première Guerre mondiale : les Italiens de Copper Cliff* », dans Gaudreau, *L'histoire des mineurs du Nord*, p. 93-115.

responsables de la grande majorité du travail exécuté. Kevin accepta donc de se pencher sur ces travailleurs de carrière, révisant de ce fait même mes analyses antérieures.

Quant à Blais, elle étudie la fameuse grève de 1941-1942 qui paralysa les différentes sociétés minières de Kirkland Lake à partir du cas très précis de la Lake Shore. Elle suit ainsi à la trace les allées et venues de TOUS les mineurs présents lors du conflit, tant les grévistes que les scabs embauchés ou ceux qui refusèrent de débrayer. Sa patience à passer en revue chacune des 20 000 fiches pour en extraire ceux présents entre l'automne 1941 et l'hiver 1942 fut récompensée et donna tout son sens à cette cueillette systématique des fiches dans la benne à ordures, tout en proposant une nouvelle interprétation de ce conflit déterminant de l'histoire ouvrière canadienne.

En terminant, je tiens à remercier ma conjointe, Micheline Tremblay, qui a participé à toutes les étapes de ce travail. C'est elle qui assura le transport des précieuses archives, qui classa les fiches en les remettant en ordre alphabétique et qui passa plus de un mois à compter les milliers d'accidents. C'est elle surtout qui a révisé tous les textes de cet ouvrage pour en extirper les fautes, les répétitions, les phrases lourdes et les envolées trop techniques. Je la remercie vivement.

Guy Gaudreau

Sudbury, été 2007